Document generated on 06/03/2025 5:30 a.m.

**Moebius**
**écritures / littérature**

mœbius

# Baignoire sur pattes de poule

Marise Belletête

Number 160, Winter 2019

Déposer ma langue sur un crochet, crier enfin : « Je suis rentrée à la maison ! »

URI: https://id.erudit.org/iderudit/90076ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Belletête, M. (2019). Baignoire sur pattes de poule. *Moebius*, (160), 71–77.

Tous droits réservés © Moebius, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# baignoire sur pattes de poule

Marise Belletête

Nous faisons du feu dans la cour, celle qu'on ne reconnaît plus, où rien ne pousse à part la menthe et une moitié de clôture pour nous protéger du train lorsque l'heure avance.

Dans le chaudron : carcasses, langues, herbes amères.

La plus grasse casse son petit doigt comme un bréchet.

Nous souhaitons un miroir vide, sans oiseaux fous dans le blanc des yeux.

Que le bûcher s'agence à nos robes.

* * *

Nous disons : « Nous sommes pareilles avec nos trente et une morts, toutes petites et égarées. »

Nous répondons : « C'est pour mieux nous dévorer. »

Dès le berceau, nous collectionnons la solitude dans notre poumon droit, les rallonges électriques et les tuiles vierges du scrabble, comme un mobile vissé au-dessus de nos têtes.

* * *

Nous avons toutes le don de marcher dans les escaliers sans nos bas, de comparer nos échardes, de saigner dans la baignoire, d'enlever les poils de chats sur les fauteuils pour sauver les apparences.

Nos fondations sont prévisibles.

La morphologie des contes aussi.

* * *

Nous domestiquons les mouches noires
pour calmer nos syndromes d'imposteur
et laissons la radio allumée.

Il nous arrive de danser, mais bien peu.

Nous ne sommes pas Cendrillon.

Nous ne sommes pas Rose Latulipe.

Nous économisons pour un plancher qui
ne s'ouvre pas sur un cimetière indien.

* * *

Tant de vide à bercer dans la maison qui
tremble.

* * *

Le bruit des plumes affaiblit la charpente,
effiloche le tissu. Nos jupes à sécher. Nos
châles. Nos catalognes.

Nous n'avions pas prévu servir d'isolant.

Nous détisser fibre par fibre.

* * *

Combien de somnifères ? Combien de bardeaux partis au vent ?

Nous absorbons la mousse jusqu'à la mémoire des matelas.

Il n'y a rien que l'on puisse faire avec nos greffes, nos crochets et nos ciseaux à bouts ronds.

Rien que l'on puisse boire pour empêcher notre mue.

Nos ovaires en macramé.

Les pigeons dans nos ventres.

* * *

Nous oublions comment nous jeter l'une l'autre par les vitres sales et les plafonds qui tombent.

Nous oublions de quel bois nous réchauffer après la voix trop nue de l'hiver.

Nous oublions quel est le pourcentage de notre peau occupé par la poussière.

* * *

La forêt sur nos épaules.

Une bretelle trop serrée.

* * *

Nous négligeons de remplir la mangeoire et nos papiers d'assurances.

Les oiseaux signeront nos chèques en blanc.

* * *

Reste la raison pour laquelle la forme creuse des nids et les coupes en verre nous troublent.

Reste le frisson d'être là, côte à côte, avec nos organes sous vide.

Toi et moi, et elle, et elle encore. Têtes et sexes de poupées russes déboulés dans l'escalier.

* * *

Nous rêvons de suivre les oies blessées
en ajustant nos cicatrices aux leurs.

De laisser le désordre à d'autres.

Les traces de doigts et de pluie,

les planches minces à faire peur,

la balançoire

et les biscuits au gingembre qui
s'égrènent,

ce qui reste après l'envol entre nos lèvres
minces.

* * *

Chacune condamnera sa propre chambre.

Chacune y plantera son clou.

C'est pour mieux ne plus se cacher dans
les murs de pain rance.

* * *

Dans nos gorges, nous coucherons notre colère comme le cadavre d'une mésange gelée.

Je la disséquerai.

Tu la parleras.

Elles la traduiront.

Nous saurons survivre à ce qu'on avale de force.

* * *

Peu importe le cœur, le foie, la langue que nous donnerons pour pouvoir l'écrire.

Peu importe l'estomac broché.

Les cintres enfoncés.

C'est dans notre ADN.

Au fond de la baignoire.

Avec nos voix de petites filles.